

Pascale Rodts-Rougé

Réda *made in China*

Juillet 2018

Réda/Li-Po, France-Chine : à défaut d'être le titre d'un match de football historique, voici peut-être le nom d'une nouvelle Route de la soie, de celles où se rencontrent les poètes, d'Orient et d'Occident, les esprits nomades, les rêveurs et les amoureux d'un monde veillé par la lune et les nuages.

Réda/Li-Po. Rien a priori ne les rassemble. Le premier, contemporain, est amoureux des tortillards, des cigarettes, du jazz, des fortins militaires en ruines et des soldats de plomb. Le second, au VIII^e siècle, initié au taoïsme et épris d'alchimie, connut la prison pour avoir participé à l'expédition guerrière d'un prince.

Tous deux pourtant ont le goût de la retraite, de la nature, et des marges. Le premier fait l'usine buissonnière¹, et le second ne daigna jamais passer les concours de mandarins. Tous deux ne tiennent pas en place. L'un arpente les rues de Paris, à pied, à solex ou en autobus. L'autre sillonne la Chine depuis son Ouest natal jusqu'à Nankin en passant par Chang-an, etc. - la liste est longue des étapes traversées par ce « clochard céleste² ».

Quelque chose a donc fait que Réda a croisé la route de Li-Po, ou plutôt son œuvre. Quelque chose comme une affinité élective, une empathie, ou, disait-on autrefois, une dilection, entre amitié et élection.

Quelque chose qui place le poète des Tang au côté des poètes antiques, classiques, modernes et contemporains que lit et relit Jacques Réda. La Fontaine,

¹. Jacques Réda, *L'Herbe des talus*, « Oisive jeunesse », « Le bon de mouvement », Ed. Gallimard, coll. « NRF », 1984.

². Li Bai, *Florilège*, traduit du chinois, présenté et annoté par Paul Jacob, Ed. Gallimard, coll. « Connaissance de l'Orient », 1985, p. 32.

Virgile, Ovide, Baudelaire, Mallarmé, Ponge, Jaccottet, Li-Po, Tou-Fou, Wang-Wei et bien d'autres peuplent ses rêveries et ses conversations secrètes.

Inspiration, imitation, copie, *remake*, dialogue, suite, etc. : intéressons-nous aux formes de ce Réda *made in China* ou de ce Li-Po *made in Rédasie*³.

* * *

Avec ses origines italiennes du côté de son père, et ses origines bourguignonnes du côté de sa mère, Jacques Réda n'a aucune goutte de sang asiatique. Pourtant, il se considère comme un Oriental, et particulièrement Chinois, aime-t-il à le répéter dans divers poèmes placés sous le signe de Li-Po. Ce qu'on pourrait appeler « la Série chinoise » est constitué de la section « De la lune et du vin » publiée en 1991 dans *Lettre sur l'univers et autres discours en vers français*, et d'un poème paru dans *Nouveau livre des reconnaissances* en 1992.

« Li-Po des paravents »

Que veut le paravent, parbleu ?

Tout a commencé par un paravent. Né en Chine, le paravent - *ping-feng*, littéralement barrière contre le vent - est également destiné à protéger des mauvais esprits qui, dit-on, ne se déplacent qu'en ligne droite. C'est au cours de la dynastie Tang, de 618 à 907, que le paravent devient un ornement de luxe, servant de support pour les calligraphes et les peintres spécialisés dans les motifs de paysages - historiques, légendaires - de fleurs, d'oiseaux et d'animaux. Adopté par les Japonais puis arrivé en Europe jusque dans les collections de Mazarin, le paravent s'est ensuite démocratisé, dans son usage aussi bien artistique (comme élément de décor de théâtre) que domestique (comme cloison mobile), et ce bien après la mode japonisante de la fin du XIX^e siècle.

³. La *Rédasie* est le nom d'un pays imaginé par Jacques Réda.

Celui qui, dans la maison familiale de Réda, séparait « une immense pièce comme interdite » d'un « petit cabinet de toilette », était bel et bien chinois. Sur le paravent, des motifs peints en rouge, noir et or, ont constitué la première invitation à rêver d'une Chine de pacotille :

« L'inconnu derrière ces panneaux prit tout naturellement pour moi des proportions d'Empire, et se peupla de ce qu'ils répétaient en fait de petits ponts en dos d'âne sur des lotus, pour des dames au visage lunaire s'abritant de la lune sous des ombrelles, et passant d'un toit circonflexe de pagode à d'abrupts talus de vermicelle croulant dans le ciel obscur. C'est assez dire que je ne suis pas un exquis sinologue. J'aime trop cette Chine des paravents, et de ceux-là même qui ne nous proposent que de très pauvres stéréotypes.⁴ »

Avec ce paravent dont la description est aussi surchargée que ledit meuble, tout est mis en place pour que se diffuse, se déploie un Orient de rêve dans les poèmes que, bien plus tard, lira et écrira Réda. « Larousse cependant ne cite pas le paravent parmi les soixante-quatorze objets (pierre taillée, roue, bas Nylon, frigo, micro-ondes, téléphone, Bic, zip, télévision, etc.) qui ont changé la vie⁵ ». Pourtant il a changé la vie de beaucoup, et celle, en particulier, de Jacques Réda. Sa vie de lecteur. Car désormais, derrière toute rencontre avec des poètes chinois, il y aurait le souvenir du paravent.

En 1980, il rédige une notice sur le livre de Paul Jacob *Vacances du pouvoir, Poèmes des Tang*⁶. Il y raconte l'histoire du paravent et fait de celui-ci une métaphore de la poésie classique chinoise. A première vue, en effet, nous ne voyons que des stéréotypes (vin, lune, solitude, amitié, etc.). Mais si nous regardons un peu plus loin, nous pouvons percevoir la profondeur et la simplicité de la vie. Le tout à portée d'un poème.

⁴. Jacques Réda, « Poèmes des Tang », « Chinois et paravents », dans *La Nouvelle Revue française*, n°334, novembre, 1980, p. 177.

⁵. Alice Morgaine, « La parabole des paravents », dans *Une histoire de paravent*, Catalogue de l'exposition présentée à Roubaix, à la Piscine - musée d'Art et d'Industrie André-Diligent, du 26/02 au 24/04/2005, Somogy Editions d'Art, 2005, p. 17.

⁶. *Vacances du pouvoir, Poèmes des Tang*, traduit du chinois, présenté et annoté par Paul Pacob, Ed. Gallimard, coll. « Connaissances de l'Orient », 1983.

Et puis le papillon tourne en rond

A portée d'une aile de papillon. Dans le poème « Les papillons⁷ », sorte de conte en vers, l'un d'eux se pose le doigt du poète lisant un ouvrage constitué de poèmes chinois. Jacques Réda y voit un signe, et se prend à imaginer que, sous ses traits, les poètes des Tang lui adressent un clin d'œil.

Rien d'original dans le choix du bestiaire. Réda se souvient-il de la fameuse parabole⁸ ? Ou bien se souvient-il du poème de Li-Po commençant ainsi : « est-ce Chuang tzu qui rêve qu'il est un papillon, / ou bien le papillon qui rêve qu'il est Chuang tzu?⁹ » ?

On se plaît à imaginer qu'il connaît la matière. Le lépidoptère est en effet souvent représenté sur les anciennes pierres tombales chinoises ; il symbolise la métamorphose, la beauté évanescence aussi bien du jeune homme amoureux que de la bien aimée défunte, susceptible de sortir de sa tombe sous les traits d'un papillon. Il incarne également la longévité, en raison de l'homophonie du terme chinois avec le mot signifiant entre soixante-dix ou quatre-vingts ans. Mais gageons que c'est plus en termes d'éternité que de quelques lustres que Réda envisagerait son futur ; l'éternité de ceux qui ont croisé les mêmes chemins poétiques.

Enfin Li-Po vint

Comme il y a « la Chine des paravents », Réda fabrique un « Li-Po des paravents ». En guise d'épigraphe de la section de 1992, il cite un vers du plus célèbre poème du plus célèbre des poètes chinois : « Soyons amis, lune, ombre, un temps encore ! »¹⁰.

Et pour le reste, rien que des stéréotypes : la lune, le vin, la solitude, l'amitié et le toast. Deux vers situés au cœur du poème suffisent à résumer sa vie :

⁷. Jacques Réda, *Lettre sur l'univers et autres discours en vers français*, « De la lune et du vin », « Les papillons », Ed. Gallimard, coll. « NRF », 1991, p. 71-72.

⁸. *Le Rêve du papillon* est une parabole célèbre de Chuang tzu, figurant dans son ouvrage d'inspiration taoïste, datant du IV^e siècle avant J.C.

⁹. Li-Po, l'immortel banni, *Buvant seul sous la lune*, « Chuang tzu », poèmes traduits du chinois par Cheng Wing fun & Hervé Collet, Ed. Moundarren, 1999, p. 117.

¹⁰. Li Bai, *Florilège*, « Le Pays de l'ivresse », « Philosophie et mystique », « Libations solitaires sous la lune, I », *op. cit.*, p. 123.

« Celui qui, seul aussi, jadis, offrit du vin / A son ombre, à la lune, et but jusqu'au matin¹¹ ».

Quelques mots et tout est donc dit. Cela signifie que Réda est un lecteur comme tout le monde, ni spécialiste, ni érudit. Cela signifie surtout que, loin de représenter une ruine de la poésie, le stéréotype est une façon d'honorer un poète, que l'on connaît, que l'on reconnaît. C'est, bien plus, une façon de dire les choses simplement, de les capturer en quelques mots : le stéréotype est en soi un poème. Un peu à la manière du *haïku*, qui dit les choses avec évidence, laissant le lecteur au seuil d'un monde qu'il lui sied d'explorer davantage - ou pas.

D'ailleurs le nom même de Li-Po semble sans importance. A peine posé dans l'épigraphe, il est vite oublié au profit d'une formule générale, au pluriel, sur un mode emphatique. La formule conviendrait autant à Li-Po, renvoyé de la cour de Chang-an où il occupait le poste de secrétaire de l'empereur, qu'à Tou-Fou destitué de son poste d'administrateur de la musique impériale, ou à Wang-Weï dégradé de son rôle de censeur à la cour impériale :

« Tel que ces anciens Chinois à qui faisait horreur,
Soudain, le rôle qu'ils jouaient auprès d'un empereur
Et qui, tantôt bannis pour une parole un peu vive,
Ou tantôt, hardiment, de leur propre initiative,
S'en allaient seuls dans la montagne »¹².

Et lorsque, dans le poème « Les Papillons » apparaît le nom de Li-Po, c'est bien modestement, au cœur de la trilogie « Wang-Weï, Li-Po, Tou-Fou...¹³ ». Il n'est encore que l'une des voix de la poésie classique chinoise, presque étouffée entre l'amitié que lui porta Tou-Fou et la notoriété de Wang-Weï.

Dans le dernier poème, « Encore de la lune et du vin », il occupe en apparence la place de favori. Lui qui jusque-là était tenu dans un rôle passif, contemplatif, s'adresse à ses amis pour mieux honorer les Anciens et la lune. Il acquiert même une dimension légendaire par une périphrase moins digne des manuels d'Histoire que d'un éloge funèbre, gravé sur une stèle : « le poète / Qui

¹¹. Jacques Réda, *Lettre sur l'univers et autres discours en vers français*, « De la lune et du vin », « Toast », *op. cit.*, p. 73.

¹². *Ibid.*, « La retraite » I, p. 67.

¹³. *Ibid.*, « Les papillons » I, p. 71.

l'a chantée au temps des Ming, des Tang, des Song.¹⁴ » Li-Po est ainsi de tous les temps et de toutes les dynasties - Ming (1368-1644), Tang (618-907), Song (960-1279). C'est toute la Chine qui à travers lui honore la lune.

Pourtant, son nom est encore occulté. Est-ce à dire que le poète vaut moins que sa poésie, qu'importe l'homme pourvu qu'on ait le poème ? Est-ce à dire, dans une perspective confucéenne, que l'homme est moins important que l'ensemble auquel il appartient - système culturel, politique, etc. ? A moins que, selon le paradoxe oriental, le vide créé par l'absence de son nom ne devienne la plénitude qui rayonne dans le poème, comme la lumière de la lune, pourtant dissimulée par quelques nuages, éclaire la surface de la terre.

Car à défaut de son nom, c'est la métaphore contenue dans son surnom qui glisse, tel un papillon, de poème en poème. C'est à sa mère qu'il doit le surnom honorifique de Tai Po, littéralement « Grand blanc », dénomination de la planète Vénus ; et l'or dont scintille la planète ne cesse de briller dans la « Série chinoise ». Après la poésie, symbolisée par « la flamme qui réchauffe », voici le papillon « noir et feu », voilà « les échelons d'or/sur lesquels la lune franchit un lac de bord en bord », et puis « l'or du vin », tandis que « la nacre jaunie / De la lune clapote et se divise en poissons d'or ». Par deux fois la lumière a le mot de la fin : le poème « Toast » se clôt sur « le feu des mots et l'or du vin », alors qu'au dernier vers du poème « Encore de la lune et du vin » la lune « verse lumière et vin ». Du point de départ (le paravent) au point final, l'or irradie la « Série chinoise » : le monosyllabe résonne de rime en césure, tel un gong chinois martelant les rituels impériaux, tandis que circulent les images que cet éclat inspire.

Pas à pas, doucement, fondu dans la lumière de Li-Po, le « je » de Jacques Réda a disparu. S'il n'y avait pas, dans le dernier poème - « Encore de la lune et du vin » -, de guillemets destinés à rapporter le discours de Li-Po, il semblerait que la voix de l'un se mêle à celle de l'autre. Peu à peu, nous ne savons plus vraiment qui parle. Deux voix deviennent une.

* * *

¹⁴. Jacques Réda, *Nouveau Livre des reconnaissances*, Ed. Fata Morgana, 1992, p. 35.

Inspiration, imitation et contrefaçon

Inspiration

« Le Tao, le Bouddha

M'attirent ; tout ce qui, dans la sagesse orientale,
Semble offrir à notre aventure un chemin plus étale
Qui nous éloigne doucement des mirages d'ici.
J'y penche par nature, et sur des modèles.¹⁵ »

Le terme « modèle » passerait presque inaperçu, avant le contre-rejet, s'il n'était riche de sens. Le modèle suggère autant l'admiration, voire la soumission, que la rébellion : on adopte le modèle autant qu'on le dépasse.

De l'admiration naît le désir de rendre hommage, de faire acte de reconnaissance¹⁶, voire de porter un « toast ». Le terme est issu de *toste* désignant en ancien français une tranche de pain rôti trempé dans du vin. Vers 1700 quand on « toastait une dame », on buvait à sa santé ou à son honneur ; par extension, l'expression « donner un toast » s'est appliquée à la fois aux hommes et aux femmes. Le poème intitulé « Toast » dessine donc un double geste de reconnaissance envers Li-Po : autant envers le poète populaire qu'envers l'amateur de vin.

Admiration rime surtout avec inspiration. Dérivé du mot latin signifiant souffle, et d'abord réservé à l'usage religieux, le verbe « inspirer » signifie animer, éclairer, conduire par une action surnaturelle ou divine sur l'intelligence et la volonté. Quel est le rôle du modèle, sinon d'inspirer, c'est-à-dire d'amplifier des rêves que l'on croyait endormis, de libérer une parole que l'on pensait perdue?

Et quel est le rôle de Li-Po - le bien nommé « Grand éclat » -, sinon d'éclairer Jacques Réda, de lui insuffler l'énergie lui permettant d'entrer en lui-même, en sa « retraite » ? Créer en utilisant les thèmes et le style de Li-Po, ne serait-ce pas pour Jacques Réda une manière tout à la fois détournée et audacieuse de se décrire ? Nous devinons ainsi ce qu'il aimerait être, ce qu'il aurait aimé être,

¹⁵. Jacques Réda, *Lettre sur l'univers et autres discours en vers français*, « De la lune et du vin », « La retraite » I, *op. cit.*, p.67.

¹⁶. « le mot *reconnaissance* - qui dit identification et gratitude, aventure et consécration ». Jacques Réda, *Premier Livre des reconnaissances*, Ed. Fata Morgana, 1985, p. 9.

et ce qu'il est : un modeste vagabond, amoureux du vin et de la lune, envahi par le sentiment mélancolique d'être exilé sur terre, de n'y pas trouver de repos, sauf, peut-être, dans la poésie et le jazz.

Un pas est ainsi franchi vers l'intime. Peu à peu, on s'enfonce dans un paysage bourguignon parsemé de motifs orientaux. On glisse dans une sorte de parenthèse au cœur de la « Série chinoise ». Là, un poète contemple le jardin dans la sérénité du soir qui vient :

« Mais l'instant présent me suffit, et j'aime aussi le style
De ce jardin que la nature a repris lentement.
Il est rempli d'oiseaux : verdiers, mésanges, rouges-queues ;
On y reste longtemps le soir à regarder monter,
Comme un plein verre de vin blanc sur les collines bleues,
La lune, et les chauves-souris prises d'ébriété.¹⁷ »

Il n'y a pas d'un côté le jardin, métonymie de l'herbe rédienne, et de l'autre le jardin chinois, par lequel on entre traditionnellement en passant sous la porte de la lune. Il n'y a pas d'un côté les oiseaux aimés de Réda, et de l'autre la chauve-souris, symbole chinois de longévité, voire de bonheur. Il n'y a pas d'un côté la lune, orientale et de l'autre le soir rédien, souvent d'un rose mystique. Il y a, en filigrane, un paysage fondu dans l'autre, et, silencieux, contemplatifs, les poètes confondus en une seule silhouette, dans un pronom pleinement indéfini. C'est Réda, c'est Li-Po ? C'est lui, c'est moi, c'est nous.

Imitation

A l'école, comme beaucoup, Jacques Réda, a commencé par pasticher des reportages sportifs, a continué avec des poèmes en alexandrins à la manière de Victor Hugo et de bien d'autres écrivains.

Imiter n'est donc pas voler, mais s'exercer, pour mieux apprendre à écrire. Il n'y a pas de mal à imiter ; il y a même de la grandeur à être l'humble serviteur d'un aîné, évoqué qui dans le titre, qui dans l'épigraphe, qui dans la dédicace. D'où cette relation presque paternelle que Réda, comme tout écrivain classique,

¹⁷. Jacques Réda, *Lettre sur l'univers et autres discours en vers français*, « De la lune et du vin », « La retraite » II, *op. cit.*, p. 69.

établit avec les Anciens. Il sait que nous devons être petits pour devenir grands, que nous devons pratiquer en imitant la voix des Anciens avant de trouver notre propre voix.

Comme on dit dans les films, Jacques Réda écrit ainsi sur une idée de Li-Po ou plutôt sur la suite de poèmes intitulée « Buvant seul sous la lune », composée entre 742 et 744 à Chang-an, la capitale impériale. Mais dans « Toast », par exemple, il ajoute sa touche personnelle. Non seulement il compose un poème plus long, en alexandrins, mais il développe également l'histoire, ajoutant un protagoniste, l'inconnu qui à son tour lui portera un toast.

Le poème semble inachevé. Une suite pourrait être écrite, ailleurs, à un autre moment. Et c'est ce qui advient un an plus tard, avec le poème intitulé « Encore de la lune et du vin ». Rien n'est donc fini. La mort n'est pas une limite, n'est pas une fin. Chaque poète trouve humblement sa place et n'existe que pour céder la place à un autre poète. Telle est la place, si grande et si petite, de l'artiste dans l'Histoire.

Le nom REDA, issu du latin, signifie à l'origine chariot mais aussi roue. Et comme une roue, tout tourne dans le monde rédien : les nuages, la lune, les étoiles, les rivières, les rues, les trains, les ballons, les roues du solex, et même l'Histoire. Ecrire sur Li-Po est une manière d'entrer dans la roue de l'Histoire, de devenir le modeste maillon d'une chaîne invisible entre les poètes d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

La « Série chinoise » constitue donc une invitation, non seulement à lire Li-Po, mais aussi à écrire sur Réda qui écrit sur Li-Po, qui a écrit des *fu* (proses rythmées) - le premier à l'âge de quinze ans - en s'inspirant de Sima Xiangru¹⁸. Peut-être un soir, sous la lune, avec un verre de Bourgogne, porterons-nous un toast à Jacques Réda. Peut-être suivrons-nous les traces de Li-Po en Chine, nous rendant sur le Tsing shan, non loin de Tang tu, pour visiter sa tombe. Et puis, nous serons aussi libres de composer un poème.

L'imitation a donc à voir avec la création. Elle ne tient ni du plagiat, puisque Réda y va de son accent personnel, ni de la parodie puisqu'en rien il ne se moque du poète chinois. Il s'adonne plutôt au pastiche, moins au sens large d'œuvre d'imitation, qu'au sens étymologique de pâté - impérial en l'occurrence. Mais dans ce mélange de tons, de thèmes, de protagonistes, le lecteur peut encore faire la part des choses, rendre à César ce qui revient à César. Dans « Toast », qui

¹⁸. Li Bai, *Sur notre terre exilée*, traduit du chinois et présenté par Dominique Hoizey, Ed. Orphée, coll. « La Différence », 1990, p. 9.

ne reconnaît l'auteur des petites proses ou des poèmes glanés çà et là entre deux promenades ?

« Ayant revu ce soir la lune basculée
Promener son croissant le long de la vallée
(Lune couleur de mangue et ciel de pur cristal
Dédoublés dans l'eau plate et pâle du canal),
Je suis allé chercher trois verres - la bouteille
Était fraîche : vin sec, mais un goût de groseille
Vous reste sur la langue après qu'on en a bu -
Et je les ai remplis jusqu'au bord. Qui l'a su ?
J'étais seul au jardin, mais seul en apparence :
A mon côté j'avais dans l'ombre, en transparence,
Celui qui, seul aussi, jadis, offrit du vin
A son ombre, à la lune, et but jusqu'au matin.
J'ai moi-même vidé trois verres, sans rancune
Envers le sort. D'abord pour honorer la lune,
Puis mon hôte invisible et muet. Le dernier,
C'est à cet inconnu que je l'ai dédié
Qui, dans un avenir incertain (mais j'espère),
A son tour lèvera pour moi quelque autre verre,
Afin que d'ombre en ombre ainsi sur le chemin
Sombre, passe le feu des mots et l'or du vin.¹⁹ »

Une ou deux parenthèses, quelques formules entre tirets, un commentaire en incise, un ton partagé entre détachement et espoir, et cette manière de mêler la narration et le prosaïsme (au fond il ne s'agit que de boire seul à la santé des absents) aux métaphores discrètement osées dans l'alexandrin (« lune couleur de

¹⁹. Jacques Réda, *Lettre sur l'univers et autres discours en vers français*, « De la lune et du vin », « Toast », *op. cit.*, p. 73.

mangue et ciel de pur cristal ») : on reconnaît un style, une voix, celle des *Ruines de Paris* à *Hors les murs* en passant par *Retour au calme*.

Le charme, pourtant, était déjà rompu, bien avant, dès le premier poème : « N'importe : il faut continuer, à votre exemple.²⁰ » Car le véritable ton est donné dès le titre du recueil, *Lettre sur l'univers et autres discours en vers français*. Ce sera donc un discours, c'est-à-dire un développement méthodique, un brin didactique. Le poème « La retraite » fait ainsi apparaître un « Je » besogneux, désireux de « faire bien » les vers, posant tantôt en habit de poète - « Quand je m'attarde chaque soir à composer des vers²¹ » -, tantôt en habit de lecteur : « Car vous êtes Tou-Fou / Ou quelqu'un des Chinois que je m'applique à lire.²² »

L'heure est donc moins à l'émotion qu'à l'explication. Ici une comparaison un peu lourde en début de vers : « Et comme eux, j'ai pour compagnie, au long du jour, la cloche²³ ». Là, pour les besoins de la rime, une subordonnée de conséquence, plus lourde encore, portée par le contre-rejet :

« Il vibrait, en suspens au-dessus de ces vers
Qui, venus de très loin dans le temps, à travers
D'autres esprits, vibraient eux aussi dans ma tête
Avec douceur. Si bien que je n'ai pas cru fou
De supposer qu'il était l'ombre d'un poète
Venu me visiter : Wang-Weï, Li-Po, Tou-Fou...²⁴ »

A grand renfort d'outils syntaxiques ou lexicaux Jacques Réda fait tout pour combler une distance qu'il ne peut que maintenir. Une posture difficile, intenable. Pour en sortir, une solution : aller plus avant et céder à la tentation de la contrefaçon, ou plutôt de la copie car l'enjeu n'est ni commercial ni juridique.

²⁰. *Ibid.*, « La retraite » III, p. 70.

²¹. *Ibid.*, I, p. 68.

²². *Ibid.*, « Les papillons » II, p. 72.

²³. *Ibid.*, « La retraite » I, p. 68.

²⁴. *Ibid.*, « Les papillons » I, p. 71.

Copie

Le terme « copie » est mal aimé. Il désigne une œuvre sans originalité, qui reproduit le modèle initial en l'écrasant ou le faisant oublier. Il n'y a pas de copie sans industrialisation, sans artifice et sans témoin - le lecteur.

Dans le dernier poème, « Encore de la lune et du vin », le pas est franchi vers la copie. Tout commence par l'évocation de la lune. Le goût du paradoxe, la métaphore de la roue : cela, qui tient en deux vers, a encore quelque chose de rédien.

Pourtant tout mène à la rime qui donne le ton : la lune est « chinoise ». La scène prend alors un tour théâtral. La lune devient un personnage digne des intrigantes de l'opéra de Pékin, tandis qu'un autre protagoniste, un poète, entre en scène :

« Quand elle reparaît au bout du champ, grave ou narquoise,
Plus large qu'une roue, adente comme un four,
De nouveau je la vois absolument chinoise :
Ce teint pâle, ces yeux, la majesté de cour

Avec laquelle sa rondeur sur l'horizon procède
Puis s'élève et devient brillante comme un gong
Vibrant à chaque vers délicat du poète
Qui l'a chantée au temps des Ming, des Tang, des Song.

" Mes amis, disait-il, pourquoi nous quitter à cette heure,
Alors qu'il reste ici des pêches et du vin ?
Demain nous partirons - si ce n'est pas un leurre
De croire qu'il existe encore un lendemain.

Sans doute le passé, toujours actif dans nos mémoires,
Prouve qu'une minute après l'autre s'enfuit,
Mais ces jeux de clartés blanches et d'ombres noires
Nous ouvrent un instant vaste comme la nuit.

Et nous parlons des Anciens, dont la course est finie,
Avec tant de respect qu'ils doivent écouter
Nos propos sous la brume et revenir goûter
Dans nos verres le vin où la nacre jaunie

De la lune clapote et se divise en poissons d'or.

Buvons alors avant que la froide rosée
Du matin sur nos luths ne soit déposée,
Et chantons pour celui d'entre nous qui s'endort,

Afin de l'éveiller à ce rêve, qui dure,
D'être ensemble, de boire ; et que notre chanson
Honore celle qui du bord de ma pauvre toiture
Verse lumière et vin comme un pâle échanson. ²⁵ »

Deux poésies s'épousent ici. Un mariage de raison servi d'abord par des vers savamment mêlés : de même que Li-Po aimait les poèmes de style ancien, fondé sur une plus grande souplesse des règles, de même Réda mêle-t-il librement l'alexandrin au vers de quatorze syllabes - celui qui a sa préférence, et dont il a longtemps pensé qu'il avait été inventé par Virgile. Un mariage servi ensuite par les stéréotypes déjà croisés : la lune, les Anciens, l'amitié, le vin, la fuite du temps, le goût de l'instant, et même les pêches, symboles d'immortalité.

Le « Je » de Réda disparaît dès le vers 3, laissant le poète des Tang prononcer une harangue qui trouverait plutôt sa place dans les « autres discours en vers français » composés par Réda. Celui-ci se serait-il approprié Li-Po, tel un comédien entré dans la peau de son personnage ? On serait tenté d'y voir une manière réussie d'aller au plus près de l'Autre, de remonter jusqu'à la source de l'acte créateur.

Mais à quel prix ? Le risque est grand de s'éloigner de soi-même, comme le suggère le titre d'un autre poème des reconnaissances : « Sur la difficulté d'un

²⁵. Jacques Réda, *Nouveau Livre des reconnaissances*, op. cit., p. 35. Nous restituons la graphie originale, y compris pour la dernière strophe.

retour à Dieu quand on a trop pris le large²⁶ ». Et puis toute émotion personnelle semble retenue. Réda serait-il devenu un mandarin, un expert en calligraphie, tels ces grands esprits dont s'enorgueillit le *Collège impérial*²⁷ de Pékin ? Serait-il passé maître en l'art de composer des poèmes aussi lisses que la face de la lune, des poèmes qui n'engagent à rien, pas même à passer derrière le paravent ?

Rien ne transparaît, rien ne respire ni de Réda, ni de Li-Po d'ailleurs. Les voilà renvoyés dos à dos dans des lieux communs, l'un avec son « jus de pinot noir », l'autre avec son verre d'alcool de riz ou de sorgo, les deux avec leur goût pour la retraite, loin de la ville, du pouvoir et des affaires.

Rien ne respire que l'effort du lecteur pour reconnaître l'original sous les traits du pastiche. Effort ou plaisir. Je me souviens ainsi du plaisir de recevoir l'une des lettres de Jacques Réda, estampillée d'un faux timbre de la série des monuments ou des tramways, et postée de *Rédasie*, ce continent imaginaire à la croisée de l'Occident et de l'Orient.

* * *

Réda se fâche quand on le réduit à des stéréotypes : piéton de Paris ou voyageur à solex, ne s'arrêtant que pour observer un détail - une borne en pierre, un pochoir de Miss-Tic, une statue portant pigeon - ou un signe indiquant que le temps a passé - un terrain vague, un hôtel flambant neuf à la place d'une gare.

Pourtant, dans la « Série chinoise » il n'épargne pas les lieux communs. Li-Po, la Chine, et l'Orient ne constituent qu'un vaste champ d'exploration pour son imagination, un vaste terrain d'expérimentation de l'écriture imitative. Un terrain miné. Car au fond, l'habit ne fait pas le moine. La lune ne fait pas Li-Po. Un paravent ne fait pas la Chine.

Inspiration, imitation, copie : trois étapes sur le chemin de la rencontre avec l'Autre, qu'il s'appelle Li-Po, La Fontaine ou Ovide, et que cette rencontre prenne la forme d'une « dilecture²⁸ », d'un pastiche, d'une parodie et de bien d'autres

²⁶. Jacques Réda, *Lettre sur l'univers et autres discours en vers français*, « Sur la difficulté d'un retour à Dieu quand on a trop pris le large », *op. cit.*, p. 58.

²⁷. Le *Collège Impérial* est l'école supérieure de la dynastie des Yuan, des Ming, et des Qing. Construit en 1306, situé à côté du *Temple de Confucius*, à Pékin, il fut longtemps considéré comme le lieu d'enseignement le plus prestigieux de Chine.

²⁸. C'est à Guy Goffette que l'on doit ce terme désignant des textes à la croisée de l'hommage et de la rêverie.

variations autour du redire. L'essentiel n'est peut-être pas dans cette rencontre entre l'un et l'autre - l'un vers l'autre, l'un dans l'autre, l'un parce que l'autre, etc. -, mais dans le constat que, quoi qu'il en coûte, l'Autre reste l'Autre, dans son absolue étrangeté. Jacques Réda, lui, reste sur le bord, en marge, aux lisières. Peut-être même aux lisières de la poésie.

Car est-ce encore de la poésie ? « La poésie est-elle autre chose après tout que la vie elle-même ? Ainsi un jour ça va, un autre ça ne va plus. A chacun son petit pas de danse vers sa limite, son dieu, son précipice.²⁹ » Avec la « Série chinoise », Réda s'est aventuré vers l'un de ses dieux. Mais le paravent l'a protégé du précipice.

Pascale Rodts-Rougé

²⁹. Jacques Réda, *Celle qui vient à pas légers*, « L'Intermittent », Ed. Fata Morgana, 1999, p. 21.